



AU MILIEU COULE UNE RIVIÈRE

TEXTE
Francheska Melendez
PHOTOS
Ben Roberts

Les voies d'accès étant limitées, peu de visiteurs s'aventurent dans les immenses forêts tropicales de l'intérieur du Suriname, dont l'environnement reste donc en grande partie préservé. Les fleuves et rivières qui serpentent au cœur du paysage offrent un point de vue unique sur la faune et la flore du pays.



Vif comme l'éclair, Romario Arekepoeng saute à pieds joints et tout habillé dans la rivière, à l'avant de la pirogue. Immergé jusqu'à la taille dans les eaux tumultueuses, il se stabilise contre un rocher et fait traverser les rapides à notre embarcation avant de se hisser à bord avec une grâce acrobatique.

La facilité déconcertante avec laquelle Romario accomplit ces prouesses fait oublier le poids et la vitesse de notre pirogue de six mètres de long – qui plus est chargée de nourriture et de matériel pour notre expédition de quatre jours dans l'épaisse forêt. Romario n'a que 17 ans, mais sa détermination s'accorde déjà parfaitement au nom du fleuve sur lequel nous naviguons. En wayana, la langue du peuple amérindien du même nom qui vit traditionnellement dans la région, Palumeu signifie « esprit fort ».

Au début de notre périple, j'avais posé mon sac à dos sous un walaba, dont le feuillage tombant croulait sous les fleurs pourpres bruissant d'insectes attirés par le nectar.

Nous sommes maintenant sur un cours d'eau qui traverse les forêts primaires du Suriname, une petite république située au nord-est de l'Amérique du Sud. Sa population se concentre sur la côte, principalement

autour de la capitale Paramaribo, et les explorateurs étrangers du XIX^e siècle se sont très peu aventurés dans l'intérieur du pays.

Plus tôt, il avait fallu un peu plus d'une heure au petit avion six places pour nous déposer de Paramaribo jusqu'à la piste d'atterrissage qui jouxte le village de Palumeu. C'était le point de départ idéal pour notre excursion en pirogue vers le mont Kassikassima, un sommet granitique à plus de 60 km de la frontière brésilienne.

Nous sommes neuf à faire le voyage de deux jours jusqu'au camp des chutes de Sawaniboto, dont des membres des tribus tiriyo, wayana et arawak. À l'avant, les frères Romario et Rudams et leur cousin Aneri sont campés sur leurs jambes, prêts à ajuster la direction de la pirogue si nécessaire. Derrière eux sont assis notre guide Julius van Trom et notre cuisinier Ramesh Toetoe. À l'arrière, le capitaine Lucien Melliua s'occupe du moteur tout en gardant un œil aiguisé sur toute la largeur du fleuve. Son second Raymijio Merian est assis juste devant lui.

Une saison sèche plus longue qu'à l'habitude tire à sa fin. Avec des niveaux d'eau si bas, notre progression sera lente. L'équipage communique à l'aide de signaux et



Selon un rapport de 2020 de la FAO, 97,4 % du Suriname est recouvert de forêts, ce qui en fait le pays le plus boisé au monde. Les routes étant inexistantes, les déplacements à l'intérieur du pays se font le plus souvent en pirogue sur les fleuves tels que le Palumeu (pages 56-57 et tout en haut) dont la source se trouve

dans les monts Tumuk-Humak, à la frontière du Brésil. Pendant la saison des pluies, les niveaux d'eau montent rapidement et les inondations sont fréquentes, mais à la saison sèche il faut souvent porter la pirogue pour traverser les bancs de sable et les sections où l'eau n'est pas assez profonde (ci-dessus).

Le Suriname abrite une importante flore tropicale. Le kapokier, appelé ici *kankantri* (ci-contre), produit des fibres cotonneuses imperméables et aux bonnes qualités de flottaison, utilisées par les habitants pour confectionner gilets de sauvetage, isolants et

couchages. Apparenté à l'alligator, le caïman (en bas) mesure jusqu'à 4,5 m de long. Au Suriname, ces reptiles se trouvent le plus souvent dans les zones marécageuses. Pages 60-61 : les méandres du fleuve Palumeu serpentent au milieu des terres.

de sifflements brefs, en particulier dans les rapides où tous les hommes sautent souvent par-dessus bord dans un élan synchronisé pour pousser le bateau à contre-courant.

Toute cette agitation me rappelle *De Wilde Vaart (Le voyage sauvage)*, le livre de l'auteure néerlandaise Tessa Leuwsha, qui raconte son expédition avec son mari sur les rivières du Suriname. Elle invente le terme de « cow-boys des rivières » pour décrire leur philosophie, en faisant des parallèles entre la vie au Far-West et leur aventure fluviale. « Pour moi, le cow-boy est le genre de personne qui vit libre, qui n'a pas d'attache. Il est guidé par son intuition », écrit-elle.

C'est à sa métaphore que je pense en observant le rodéo aquatique autour de moi. Les « cow-boys des rivières » domptent la puissance de l'eau, guident à la force des bras notre pirogue dans les rapides rocheux et plongent dans le Palumeu pour pêcher des poissons-chats à mains nues – une prise qui sera grillée sur un feu de bois pour le repas du soir. Des poissons-hachettes argentés sautent hors de l'eau et glissent à la surface du Palumeu. Une famille de loutres géantes scrute notre passage avec curiosité. Un cabiaï détale vers la rive entre les pieds de moucou-moucou. Soudain, le capitaine Lucien ralentit la pirogue : il a repéré un caïman (ci-contre en bas) stoïquement installé sur un rocher.

Plus en amont, les kapokiers, appelés ici *kankantri* (ci-contre en haut), surplombent la canopée. Selon les habitants, ils abritent de bons esprits et il est donc interdit de les abattre. Ils peuvent pousser jusqu'à 70 mètres de hauteur, ce qui en fait les plus grands arbres de l'Amazonie.

Deux jours sur le fleuve plus tard, nous arrivons au camp. De là, il nous faudra parcourir 16 km dans la jungle tropicale jusqu'au mont Kassikassima. Après une bonne nuit de sommeil, je me réveille avant





l'aube au cœur de la forêt où la vie bruisse de tous côtés. Dans mon hamac, je garde les yeux clos pour mieux entendre le chœur des grenouilles arboricoles, le chant des cigales et le piaillage des oiseaux qui signalent le lever imminent du jour. Soudain, un nouveau son, un grognement rauque, monte de derrière les arbres sur la rive opposée. Je sors de mon hamac et je descends la pente raide jusqu'au bord de l'eau pour me laver, tout en surveillant l'autre berge.

Plus tard, tandis que nous nous régaloons de tranches de papaye orange vif sous la hutte ouverte qui sert de salle à manger, je parle au guide Julius du bruit rauque. « Un jaguar », dit-il en arborant un large sourire devant mes yeux écarquillés de stupeur. « Qu'est-ce qu'ils sont bruyants ! », rit le capitaine Lucien, avant d'imiter le

LES HOMMES SAUTENT SOUVENT PAR-DESSUS BORD POUR POUSSER LE BATEAU À CONTRE-COURANT.

grognement du jaguar, semblable à une mauvaise toux. « Attention, plaisante Julius en montrant la rivière. S'il l'entend, il va traverser. Les jaguars sont très bons nageurs. »

Tandis que nous nous engageons sur le sentier, je suis à la fois rassurée et impressionnée de voir le fusil à l'épaule de Raymijio, en tête de groupe. On sait que ces tribus chassent pour se nourrir, mais les voir en action, c'est autre chose. Pendant la marche, les hommes sont silencieux, hormis leurs occasionnelles imitations des cris d'oiseaux et de singes. Avec une précision incroyable, ils repèrent et abattent une pénelope marail aux ailes vert olive qui volette dans les branches de la canopée. Raymijio coupe une palme de palmier et s'assied sur un tronc d'arbre pour la tresser. Elle servira à transporter le petit gibier sur son dos.

Entre les arbres, je remarque un oiseau au bec jaune qui lance un cri aigu rappelant une porte qui grince, suivi d'un hullement



De gauche à droite : connu pour son impressionnante crête qui cache presque le bec chez les mâles, le coq-de-roche est endémique aux zones montagneuses. Le singe-araignée joue un rôle clé dans la dissémination des graines. Si la grande aigrette est native du Suriname, on retrouve parfois cet oiseau vagabond en Norvège, aux Seychelles ou en Suède. Page de droite : le mont Kassi-Kassima est un inselberg granitique. Il offre un environnement préservé dans lequel peuvent s'épanouir la faune et la flore adaptées à ces conditions géographiques.



plus grave. « Vous entendez ? demande Julius, c'est le toucan qui implore la pluie. »

Le long d'un ruisseau sablonneux, nous examinons deux séries de traces d'animaux. Le tapir, un parent du rhinocéros pouvant peser jusqu'à 300 kg, est venu boire. Un jaguar aussi. Avant que j'aie le temps de m'inquiéter, Julius me fait remarquer la riche diversité des plantes qui nous entourent. Des lianes que l'on peut utiliser pour soigner la fièvre, le palmier mumu qui sert à fabriquer la toiture des huttes traditionnelles des Wayanas ou encore le bien surnommé « arbre téléphone », le système d'alerte local qui résonne à 20 km à la ronde dans l'épaisse forêt lorsque l'on frappe son tronc.

Près du camp de Kassi-Kassima, le sol change et l'érosion dévoile des blocs de granit. C'est là que l'on observe le coq-de-roche (en haut à gauche), un oiseau spectaculaire de la famille des cotingidés dont le mâle arbore un éclatant plumage jaune-orangé.

Après la montée d'une pente raide, la canopée est si dense que ce n'est qu'une fois parvenus à l'une des corniches de granit du mont Kassi-Kassima que nous apercevons la lumière du soleil à travers les feuilles. La vue panoramique sur la jungle après cet effort est époustouflante. Observé de dessus, le feuillage verdoyant ressemble à un tapis d'émeraudes déployé dans toutes les directions et ourlé par le ciel bleu lumineux.

Je jette un œil vers mes « cow-boys des rivières », aussi captivés que moi par la vue. Romario découvre lui aussi pour la première fois le Kassi-Kassima. Du haut de ce promontoire, le spectacle invite à la contemplation, mais il affûte également nos sens. C'est avec l'accord des esprits et de la Terre elle-même que nous sommes ici, pleinement conscients du chemin déjà parcouru et impatients de poursuivre celui qui nous attend. ❖



Scannez le code QR pour consulter le contenu exclusif du Magazine Extra de la rubrique Propriétaires sur patek.com/fr/proprietaires

